Document generated on 08/06/2025 7:08 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

II- *La main chaude* de Marie-Christine Larocque

Robert Yergeau

Number 32, Winter 1983–1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/40045ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Yergeau, R. (1983). Review of [II- *La main chaude* de Marie-Christine Larocque]. *Lettres québécoises*, (32), 37–37.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

qui permet un digne et noble détachement: «Il nous prend parfois une impuissance drôle à mourir» (p. 10). Cela fait bien, tous les effets de la modernité sont là, mais en aucun temps Corriveau ne prend de risques. Il élève ce recueil au rang de l'effraction mais d'une effraction anticipée, prévisible comme si jamais nous assistions à un véritable déplacement du discours virtuel, à une fuite hors des structures, à un dérapage, à des échappées. Il nous prend même l'envie de souhaiter quelques pieds de nez de la part de l'auteur, qu'il nous tire la langue... mais en vain.

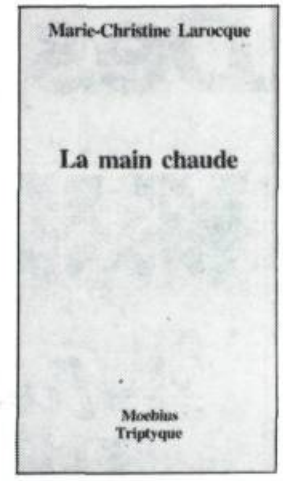
Et l'on en vient à se dire que *Revoir le rouge* apparaît comme le résultat d'un travail bien léché produit par un étudiant brillant, qui maîtrise les enjeux de la modernité poétique. Une poésie qui se fige dans une modernité qui prend les allures d'un esthétisme tuant. Une poésie qui, paradoxalement, pècherait par un excès de préciosité version moderne, version des années 1980.

II La main chaude

de Marie-Christine Larocque

Pas d'excès de préciosité ni ancienne ni moderne chez Marie-Christine Larocque. Tout dans ce premier recueil sent l'écriture à chaud... Pour le meilleur et pour le pire. Dans la première partie, «Digitales», le langage, qui doit beaucoup à l'oralité, s'en prend au plus immédiat, au plus urgent: à la naissance — toutes les naissances —, au corps, aux désirs, etc. Rien de très neuf dans cette thématique qu'a explorée une pléthore de recueils depuis une quinzaine d'années. Mais dans les meilleures pages de *la Main chaude*, le lecteur se laisse séduire par une voix, une présence:

Les épaules des femmes, à la fenêtre ouverte
Prennent toute la lumière du monde
Toute la lumière sur leurs hanches
Et sur leurs cuisses en enfilade
Sur les peaux roses des femmes accoudées aux fenêtres ouvertes
L'ombre du soir vient s'appuyer
Toute l'ombre dans un croissant de khôl
Des épaules rondes jusqu'à leur aube (p. 9)



Des poèmes qui s'attardent au plus près des choses et des sentiments, qui questionnent les instants éclatés. Des poèmes qui passent du privé: «Seules / Je laisse ses cheveux et / Ses cuisses jouer avec mon sexe / Pendant qu'elle dort / Sans bruit / Ses cortèges me charment» (p. 23) au public: «Dans l'autobus bondé de 8h / Les doigts s'agrippent au guéridon / Métallique / Leurs mains se rappellent / L'odeur solitaire / Au bout de leurs dix bras» (p. 22).

Ces textes en côtoient d'autres, au ton plus nettement revendicateur, qui agressent le lecteur. Je pense ici à «J'ai fait une boule de neige», «J'ai mis mes beaux souliers» ou encore à ceci: «Je place rudement / Le revolver froid / Au creux de mon vagin / Et je dispose de mon corps / (p. 48). Ce ton va en s'amplifiant pour connaître son apothéose dans la deuxième partie du recueil, «Menottes». Là se trouvent, je crois, les textes les plus efficaces de l'auteure, ceux qui dépassent de beaucoup la condition du JE. Il s'agit d'une courte suite de poèmes qui se réfèrent tantôt au Salvador, tantôt à «une femme bolivienne / Enceinte et / Prête à accoucher / Qui se sauve / Loin / parce que tout un état la cherche» (p. 57). «Menottes» ou un «flash atroce d'un monde surpris dans sa folie» (p. 55), comme l'écrit si bien Marie-Christine Larocque, là où la poésie s'en prend à «la syphilis de vie» (p. 54).

Ce recueil recèle une suite d'incantations qui agissent comme autant de coup de poings assenés au réel, car il faut s'en prendre au réel lorsqu'il «ne répond plus», comme l'écrivait Jean-Paul Daoust. C'est là que réside, je crois, l'intérêt de ce recueil. En revanche *la Main chaude* contient un certain nombre de poèmes qui ne craignent pas d'afficher des métaphores incongrues où la confusion ne le cède qu'à l'embrouillamini sémantique. Par exemple ces vers: «À la barre d'un cil / Une femme cherche le large / Quand la vague verse l'oeil / À la plage noire / de la ligne» (p. 26). Ce poème et quelques autres ont l'audace plutôt tranquille et l'image un peu facile. Mais on en vient à se dire que c'est là peut-être le tribut à payer pour gifler à chaud le réel. □

1. Hans Robert Jauss, *Pour une Esthétique de la réception*, Gallimard, 1978, p. 53.

Hugues Corriveau, *Revoir le rouge*, VLB éditeur, 1983, 153 p.
Marie-Christine Larocque, *la Main chaude*, Moebius Triptyque éditeur, 1983, 67 p.